



HAL
open science

Les dessous de l'intelligence animale

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Les dessous de l'intelligence animale. Ullmer. Les intelligences animales, pp.26-45, 2019. halshs-04778831

HAL Id: halshs-04778831

<https://shs.hal.science/halshs-04778831v1>

Submitted on 12 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éric Baratay, membre de l'Institut universitaire de France et professeur à l'université de Lyon-Jean-Moulin, est spécialiste de l'histoire des animaux. Il travaille actuellement sur leurs vécus et leurs points de vue pour bâtir une histoire animale. Il a dernièrement publié: *Le point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Seuil, 2012; *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, Biblis, 2017; *Biographies animales, des vies retrouvées*, Seuil, 2017.



LES DESSOUS DE L'INTELLIGENCE ANIMALE

Éric Baratay

Je ne vais pas parler strictement d'intelligence animale, mais plutôt de ses dessous, de ce qu'elle a demandé en travail de préparation dans la société occidentale et de ce qu'elle implique en changement de conception du monde. De nos jours, on parle beaucoup d'intelligence animale car il y a énormément de travaux. Une bonne partie apporte vraiment du nouveau. Une autre partie confirme ce qu'on savait depuis longtemps mais sans vouloir parler d'intelligence.

UN LONG REFUS

Car il y a eu un long refus de cette intelligence animale, une opposition qui a été théorisée dès la philosophie grecque antique, mais sans doute cela remonte à plus tôt, notamment en créant un duo opposant l'homme, et l'humanité, à l'animal, et l'animalité, jugé inférieur. Ce refus a été ensuite repris par une version du christianisme, devenue majoritaire en Occident, qui a utilisé cette philosophie grecque, notamment le platonisme et l'aristotélisme pour interpréter la Bible. Cette version du christianisme a repris à son compte le concept fourre-tout d'animal, et d'animalité, rassemblant toutes les espèces et opposé à l'humain, parce que cela a permis de mettre l'homme à part et de le valoriser au détriment de l'animal.

Cette approche a été ensuite reprise par la philosophie occidentale, avec des paroxysmes comme l'idée d'*animal-machine*, non pas inventée, mais théorisée par Descartes, puis dans la science occidentale qui entendait jusqu'à peu réserver l'intelligence à l'homme.

Théologiens, philosophes et scientifiques ont préféré parler d'instinct, de pulsion biologique, d'essais-erreurs, voire de doigt de Dieu ou de la nature. L'animal agit sans penser, d'une manière automatique ou en tâtonnant bêtement, et cette idée court au ^{xx}e siècle, dans les deux écoles éthologiques majeures que sont le *Behaviourisme* et l'*Éthologie classique*.

Il y a eu des oppositions dès l'Antiquité mais elles ont toujours été minoritaires et marginalisées. Deux exemples. D'abord, le curé Jean Meslier, qui a exercé à Étréigny, dans les Ardennes, au début du ^{xviii}e siècle, qui a tenu un journal, publié après sa mort, sous

le titre de *Testament du curé Meslier*. Il était instruit et connaissait très bien la controverse sur l'animal-machine, qu'il a exposé un dimanche, au sermon, à ces ouailles qui en firent des gorges chaudes. Pour eux, qui avaient des animaux, il était évident que chaque animal avait son caractère, éprouvait des émotions, était plus ou moins intelligent. Ces gens n'en tiraient pas les conséquences que nous, qui pensons de plus en plus qu'une intelligence animale doit susciter une autre manière de se comporter. Eux ne s'empêchaient pas d'utiliser la violence, d'autant que celle-ci était bien employée entre humains.

Deuxième exemple, plus célèbre, toujours au XVIII^e siècle: Charles Le Roy, très bon observateur, auteur d'un remarquable traité sur l'intelligence des animaux. À tel point qu'on le considère comme l'un des précurseurs de l'éthologie, c'est-à-dire de la science du comportement des animaux. Il parle notamment des ruses des loups qui détectent, comprennent, savent les éviter les pièges au bout d'un moment. Lui aussi n'en tirait pas les mêmes conséquences que nous puisqu'il était chasseur et tirait volontiers sur des animaux qu'il disait intelligents. Mais son livre n'a jamais eu l'écho qu'il aurait dû avoir.

L'IMPACT DE DARWIN

On s'est mis à beaucoup parler d'émotions, de langage, d'intelligence, etc., à partir de Darwin, avec la première école d'éthologie dans le dernier tiers du XIX^e siècle et les débuts du XX^e siècle. Cette école a fait des découvertes étonnantes qu'on redécouvre maintenant. Comme je voulais me documenter sur les émotions des oiseaux, un collègue et ami, spécialiste des oiseaux, m'a simplement dit: « Relis Darwin »! Mais pourquoi redécouvre-t-on Darwin, pourquoi l'avoir oublié sur ces aspects?

Parce qu'il y a eu une très forte réaction philosophique et scientifique au XX^e siècle, à partir des années 1910-1920, incarnée par le behaviourisme qui s'est opposé à l'idée de conscience animale, d'intelligence animale, en reprochant à Darwin d'avoir été trop généreux avec les animaux, d'avoir fait trop d'anthropomorphisme.

En réaction, on a développé une éthologie s'inspirant de la mécanisation cartésienne, ne proposant tout de même pas un animal mécanique mais une machine biologique. Et l'éthologie classique, la seconde école éthologique au xx^e siècle, qui va pourtant s'opposer au behaviourisme au niveau des explications, n'est pas loin de la même approche avec son concept de pulsion biologique, donc d'animal biologique faisant toujours la même chose, ne changeant pas. À tel point que cette école a postulé que le comportement définissait l'espèce. Ce qui a obligé à soutenir, sans preuve, que le comportement d'une espèce était toujours le même, sinon comment la délimiter? Donc on a aussi postulé que le comportement était identique d'un individu à l'autre, et cela a fait passer cette école à côté de tout ce qui est invention, adaptation, modification, etc., dans le monde animal, que l'on découvre maintenant et qui conduit à parler d'intelligence et de culture.

En fait, la réaction à Darwin et son école n'est pas du tout innocente. L'éthologie a très souvent des finalités politiques. Comme par hasard, mais ça n'en est pas un à mon avis, la réaction behaviouriste a été développée dans les années 1920-1930, au moment où, en Occident, s'est développé un très fort mouvement de maîtrise de la nature. Cela est allé des grands barrages aux États-Unis jusqu'au détournement de fleuves et assèchement de lacs en URSS. Cela s'est traduit par la mise en place de l'élevage et de l'abattage industriels... aux États-Unis, patrie du... behaviourisme! Il fallait que les animaux soient dépourvus d'émotions, langage, intelligence, etc., pour justifier d'en faire des machines à produire. Finalement, les scientifiques en général, les éthologues en particulier, ont servi à cautionner une attitude technique générale dans la société occidentale.

Si nous parlons de plus en plus d'intelligence animale de nos jours, ce n'est donc pas grâce aux lignées de théologiens, philosophes, scientifiques, qui jusqu'à peu ne voulaient pas en entendre parler. C'est le fruit d'une longue, profonde et souterraine réflexion de la société occidentale. Ne pouvant s'exprimer par les voies interdites de la science, de la philosophie, de la théologie, ce travail

est passé par les traverses de la littérature et de l'art, jugées peu sérieuses donc laissées libres.

UN TRAVAIL SOCIÉTAL

Premier exemple. L'acceptation de l'intelligence animale va de pair avec la découverte des individus. Mais ce ne sont pas les éthologues actuels qui l'ont faite; ce ne sont pas les premiers à en parler. On voit apparaître cette idée dans la littérature des années 1780-1800, en Angleterre puis en France, notamment avec la production de biographies animales. Les premières n'individualisaient pas beaucoup les animaux concernés, fictifs ou réels, mais elles permettaient d'évoquer telle ou telle espèce, de se soucier de cette espèce, de sortir du carcan uniforme de l'animal, de l'animalité. Puis ces biographies ont de plus en plus individualisé leurs animaux, surtout lorsqu'ils étaient réels, ce qui est devenu le cas le plus fréquent. Cette production littéraire a couru jusqu'à nos jours, avec deux grandes périodes. Les années 1850-1920, tout d'abord, marquées par trois grands succès: en France, les *Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur; en Angleterre, *Black Beauty* d'Anna Sewell; en Italie, *Les mémoires d'un poussin* d'Ida Baccini. Ces animaux fictifs étaient très anthropomorphisés, l'âne Cadichon de Ségur et les autres écrivent leurs mémoires en employant le « je », mais ils ont permis de penser petit à petit l'individualité animale. Cela a favorisé, non pas la connaissance des animaux, mais la reconnaissance des espèces et des individus.

La seconde période de développement va des années 1980 à nos jours et c'est un véritable raz-de-marée dans tout le monde occidental, jusqu'aux simples maîtres qui veulent évoquer la vie de leur chien, de leur chat, etc., car les animaux réels sont devenus les plus nombreux. Et le mouvement déborde depuis peu sur les réseaux sociaux avec de multitudes petites vidéos montrant les tribulations de tel ou tel animal. Ces canaux, en marge des voies officielles fermées, ont permis de penser aux individus, à l'individualité, au fait qu'il pouvait y avoir dans une même espèce des animaux différents les uns des autres.

Et comme par hasard, mais cela n'en est pas un non plus à mon avis, c'est dans ce contexte de travail social que des scientifiques se sont mis à penser les individus, à partir des années 1960. L'une des premières a été Jane Goodall qui n'est pas une éthologue mais une anthropologue, c'est très important car elle n'avait pas les mêmes fermetures scientifiques. Elle s'est rendue en Afrique pour étudier la sociabilité des chimpanzés et s'est très vite rendue compte qu'elle ne pouvait pas la comprendre si elle ne distinguait pas les individus. Et c'est ce travail sur la différenciation des individus qui lui a permis de faire des suivis minutieux et de faire des découvertes, notamment le fait que des chimpanzés emploient des outils, par exemple pour récolter les termites ou les fourmis. Donc la découverte de l'individu a été une étape tout à fait fondamentale pour arriver à la notion d'intelligence.

Autre travail, longtemps dénigré lui aussi pour cause d'anthropomorphisme et c'est vrai que c'est anthropomorphique, avec un autre type de production, développé au xx^e siècle, non pas littéraire mais graphique: les dessins animés et les bandes dessinées qui ont montré des héros animaux, de Pif à Idéfix, dotés de capacités humaines. C'est évidemment faux. Il n'empêche que cela a fait travailler la société sur l'idée que les animaux pouvaient être plus doués qu'il n'était dit. Et cela a influencé les éthologues.

Dans l'introduction de son livre, *Comment parler chien*, Stanley Coren, éthologue américain spécialiste des chiens, l'écrit, et c'est l'un des rares à faire ce travail de réflexion ou du moins à l'avouer. Enfant, il a été très marqué par des biographies animales, notamment *Lassie, chien fidèle*, et par la bande dessinée canine, si l'on peut dire. Et cela l'a conduit à se demander si les chiens n'avaient pas finalement beaucoup plus de capacités que ce qui leur était accordé. Il a donc consacré sa vie d'éthologue à travailler sur les chiens, non pas pour retrouver l'anthropomorphisme des biographies et des bandes dessinées ou des dessins animés, mais pour montrer qu'il existe effectivement une intelligence canine que l'on avait mise de côté.

Et donc sans ce travail sociétal, culturel, sans doute cet éthologue n'aurait jamais pensé à faire cela. Car les éthologues ne vivent

pas sur une autre planète; ce sont des enfants de leur société; ils l'incarnent et l'illustrent; ils dépendent de la manière dont cette société pense le sujet.

LE POINT DE VUE ANIMAL

Troisième exemple: la notion de point de vue, qui va de pair avec l'idée d'intelligence. Cette notion est de plus en plus acceptée par les éthologues. Les deux grandes synthèses collectives, en anglais, sur l'éthologie des chiens, parues au milieu des années 2010, offrent toutes deux un chapitre sur le point de vue. Et quand on y pense sans tabou anthropocentrique, il paraît évident qu'un individu ne peut vivre, s'adapter, survivre, s'il n'a pas un point de vue sur lui et les autres. Un prédateur, par rapport à sa proie, ou la proie par rapport au prédateur doivent se demander ce que va faire l'autre, donc prendre son point de vue et avoir soi-même un point de vue, pour pouvoir s'échapper ou capturer. Or, cette notion de point de vue n'est pas née, là non plus, dans les sciences ou la philosophie mais dans l'art entre fin XIX^e siècle et début XX^e siècle. Par exemple, Max Slevogt et Otto Dill, deux peintres allemands, ont représenté des animaux de zoos en inversant le point de vue. Ils ont placé, fictivement, le spectateur de leur tableau au fond de la cage pour lui faire voir d'abord l'animal dans sa cage, puis les barreaux, puis le public, puis le jardin zoologique. Autrement dit, le spectateur devient animal avec les autres animaux enfermés et cela l'incite à réfléchir, à inverser sa position, à prendre le point de vue animal.

Encore plus intéressant, le cas de Franz Marc, peintre allemand du début du XX^e siècle, mort à Verdun en 1916. On connaît bien sa démarche puisqu'il a beaucoup écrit, commenté sa production et ses objectifs. Franz Marc a peint de nombreux animaux dans la nature. À force de réflexions, il s'est dit qu'il ne pouvait pas représenter la nature telle que lui, humain, la voyait, mais telle que l'animal la voit. Cela a donné lieu à toute une série de tableaux, dont l'un des plus célèbres s'appelle *Voilà comment mon chien voit le monde*, datant de 1911-1912.

Marc a représenté ce monde d'une manière géométrisée, le rendant différent de ce qu'un humain pourrait voir. Comment en est-il arrivé là? En fait, Marc n'avait évidemment pas les moyens de trouver, nous n'en avons encore guère plus. Il a procédé à une introspection philosophique et spirituelle. Il y a donc toutes les chances pour qu'un chien ne voie pas le monde comme Marc l'a représenté. Mais ce qui est important, c'est la démarche. Et il va aller encore plus loin en prenant conscience qu'il ne pouvait pas représenter l'animal en question tel que l'humain le voit mais tel que cet animal se voit. Il va penser que l'animal se voit comme il voit le paysage, d'une manière géométrisée, et dans les derniers tableaux, comme *Chevreuil en forêt* par exemple, l'animal, le chevreuil, a disparu. Ou plutôt, nous, humains, ne le voyons plus parce qu'il est fondu dans une géométrisation d'ensemble. Là aussi, il y a toutes les chances que le chevreuil ne se voit pas ainsi mais l'intuition est remarquable.

On pourrait déclarer qu'il ne s'agit que d'une fantaisie d'artiste et passer à autre chose. Mais, comme par hasard, et ce n'en est pas un non plus à mon avis, 20 ans plus tard, en 1934, et toujours en Allemagne, le biologiste Jakob Von Uexküll a publié *Mondes animaux et monde humain*. Il y développe l'idée que chaque espèce a son point de vue, qu'elle voit le monde à sa manière, et que c'est très différent d'une espèce l'autre. Cette approche est fondamentale parce qu'elle fait sortir de l'uniformité des animaux, soit parce qu'on les avait anthropomorphisés, soit parce qu'on les avait rejetés et regroupés dans l'animalité. Elle oblige à penser la diversité. Le livre présente quatre célèbres dessins d'une rue de village. Le premier montre la rue vue par un humain. Le deuxième, moins intéressant pour nous, représente la même rue vue par un humain à travers une grille. Le troisième, très intéressant pour nous, montre la même rue vue par une mouche. Le paysage devient beaucoup plus abstrait et géométrisé. Il y a toutes les chances qu'une mouche ne voit pas le monde comme cela. Jakob Von Uexküll n'avait aucun moyen technique pour le déceler. Enfin, quatrième dessin: la même rue vue par un mollusque. Von Uexküll ne dit pas de quel mollusque il s'agit; cela devient fort vague; en fait, nous ne sommes pas dans



Illustration 11a. Photographie d'une rue de village



Illustration 11c. La même rue de village pour l'œil d'une mouche



Illustration 11b. La rue de village photographiée à travers une grille

62



Illustration 11d. La rue de village pour l'œil d'un mollusque

63

Les différentes façons de voir le monde par un homme, une mouche et un mollusque (Jakob von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, 1934).

l'ordre de la découverte mais de la réflexion, de l'intuition, voire de l'invention. Or, la représentation proposée est très proche de ce que peignait Franz Marc! Le scientifique a marché dans les pas de l'artiste. Je ne sais pas si Von Uexküll connaissait la démarche de Marc, mais là aussi le travail scientifique a été préparé par un travail sociétal marginal, laissé libre parce qu'on le considérait sans conséquence. Les foudres des facultés de théologie, de philosophie et des sciences ne se sont pas abattues sur Franz Marc, on pouvait laisser divaguer l'artiste. Si un scientifique ou un philosophe avait repris cette intuition à la même époque, sa carrière aurait été brisée. D'ailleurs, même 20 ans plus tard, Von Uexküll a été fort contesté, en grande partie parce qu'il ne fournit guère de preuves. Il n'empêche que son intuition, comme celle des artistes préalables,

était juste. Tout cela a donc préparé le terrain pour la conversion des éthologues à l'idée d'intelligence animale. Cette conversion a aussi été permise par le desserrement, à partir des années 1950, du vieux corset intellectuel, avec le déclin du magister chrétien et la critique de la philosophie occidentale, ce qui a permis peu à peu de penser autrement.

LE TOURNANT DES ANNÉES 1970

La grande étape date des années 1970 avec l'œuvre de Donald Griffin et la création d'une nouvelle école: l'éthologie cognitive. Griffin propose alors de s'intéresser enfin à ce que les éthologues appelaient *la boîte noire*, le cerveau, la conscience, l'intelligence, qui avaient été totalement mis de côté par le behaviorisme et l'éthologie classique, au titre qu'on ne pouvait étudier cela sans faire d'anthropomorphisme; en fait, parce qu'on ne voulait pas envisager une conscience, une intelligence animale. Or, l'éthologie cognitive est devenue l'école majoritaire depuis, provoquant le quasi-abandon des approches précédentes, et c'est en son sein qu'ont été amassées les découvertes récentes. Enfin, depuis la décennie 1990, des moyens techniques et des mesures, comme le récent suivi du travail cérébral canin par IRM, accréditent cette idée d'intelligence, parallèlement d'ailleurs aux mesures prouvant la douleur animale et sa présence chez de multiples espèces. Espérons que ces preuves éviteront une troisième réaction négative, après le cartésianisme et le behaviorisme.

Évidemment, les découvertes sont très inégales selon les espèces. Les éthologies les plus en pointe concernent les grands singes et les chiens. Ce qui n'est pas innocent. Il s'agit des espèces desquelles nous nous sentons les plus proches. Soit biologiquement, pour les grands singes, soit culturellement pour les chiens du fait d'une très ancienne promiscuité. Mais on sait encore peu de choses sur beaucoup d'espèces. Même l'éthologie des chats est encore moins développée que celle des chiens. Il n'empêche que ces éthologies apportent des informations tout à fait remarquables. Elles permettent peu à peu de sortir de ce débat vain, puéril et faussé

à propos de l'homme et de *l'animal*, de l'humanité et de *l'animalité*, dans lequel l'essentiel des philosophies et une version majoritaire du christianisme ont enfermé les Occidentaux depuis 2 500 ans. Pourquoi vain? Car il oppose une espèce concrète, l'homme, à un concept, *l'animal*, qui n'existe pas dans les champs ou les rues, qui n'est qu'une catégorie masquant la multiplicité des espèces. Pourquoi puéril? Parce que la question de la différence entre une réalité, l'homme, et un fantôme, *l'animal*, n'a jamais servi à évaluer les divers animaux mais aux humains à se prévaloir. Pourquoi faussée? Car on connaît encore très mal ces animaux (qu'on n'a guère tenu à comprendre, préférant les stéréotypes commodes sur *l'animal*) et on établit encore les différences sur des croyances en confondant l'investigation avec un discours de domination. Celui-ci nous a fait refuser toute idée de conscience, d'intelligence, d'individualité et refouler les expériences et les affirmations contraires au profit de certitudes faciles et d'intérêts bien pesés. Ce débat n'a donc jamais servi à connaître les animaux, et encore moins à les reconnaître. Derrière son aspect tellement normal, même *naturel*, pour nous, Occidentaux, il n'est qu'une manifestation d'anthropocentrisme. Et celui-ci est bien pire que l'anthropomorphisme souvent décrié par les philosophes et savants. Car l'anthropomorphisme ne permet pas, lui non plus de connaître des animaux, mais il agit tout de même en faveur d'une reconnaissance, comme nous l'avons vu plus haut avec les biographies d'animaux.

UN CHANGEMENT DE CONCEPTION DU MONDE

La conversion récente des éthologues à l'intelligence animale est accompagnée en arrière-plan d'un phénomène très important auquel les éthologues ne pensent pas le plus souvent. Et si certains le pensent, ils ne le théorisent pas car ils arrivent souvent à cela en tâtonnant, en essayant peu à peu de pousser les cloisons imposées par la philosophie, la théologie et la science occidentales, en essayant de sortir du moule.

Prenons un peu de recul sur les découvertes des 30 dernières années. Pour se mettre à penser la spécificité des espèces et des

individus, ou des notions telles que la conscience, l'intelligence, les émotions, etc., il a fallu et il faut encore peu à peu désanthropiser ces concepts. Pour cela, il faut sortir d'une vision du monde où l'on avait placé l'homme au centre en l'instituant mesure du monde, comme le concrétise et l'illustre le célèbre dessin de Léonard de Vinci, qu'on a intitulé *L'homme de Vitruve*: l'homme est au centre du monde, au centre de tout, au centre de la mesure et de la représentation du monde. Avec ce bel anthropocentrisme, qui ne date pas de Léonard mais au moins des philosophes grecs antiques, nous avons confondu, naïvement, souvent sans même le penser tellement cela paraît normal, la version humaine de l'intelligence, de la raison, de la conscience, etc., avec la définition de l'intelligence, de la raison, de la conscience. Avec ces définitions anthropocentriques, on a pu longtemps affirmer que les animaux n'ont pas d'intelligence, de raison, de conscience, d'émotion, etc.

Il faut abandonner ces définitions humaines des concepts et aller vers des définitions adaptées aux animaux et plus qu'aux animaux, aux espèces à étudier, les adapter aux chiens, aux chats, aux chevaux, etc., car la définition humaine de l'intelligence ne peut pas s'appliquer à eux. Ce serait se demander s'ils sont des humains! Les éthologues le font petit à petit, avec l'espèce que chacun étudie, mais il faut le penser au sens large et généraliser le processus. Il s'agit de monter ces concepts en généralité, en abstraction, pour se dégager de leur définition humaine, pour en forger une plus générale et pour pouvoir ensuite la décliner, la spécifier espèce après espèce. C'est ce que nous avons fait pour beaucoup d'aspects physiques comme la respiration. Dire que les plantes respirent alors que d'aucuns soutenaient encore au XIX^e siècle que c'était un privilège des animaux ne choque plus personne. Nous avons érigé en généralité la définition de la respiration, au niveau des échanges chimiques et avec cela, on peut dire que les plantes respirent. On est beaucoup plus réticent pour les facultés mentales parce qu'elles servent encore à nous prévaloir face à l'animal. C'est pourtant ce chemin qu'il faut prendre et que les éthologues empruntent peu à peu. Ils l'ont pris pour l'intelligence en reconnaissant désormais

qu'il n'y a pas *une* intelligence (sous-entendue de forme humaine), mais *des* intelligences (selon les espèces), et en la définissant d'une manière générale en tant que capacité à s'adapter à l'environnement. Avec cette définition, beaucoup d'espèces deviennent intelligentes... à leur manière.

Cette montée n'est pas facile, tellement nous, Occidentaux, sommes enkystés dans ce modèle de la différence entre l'homme et l'animal, de l'homme référence du monde qui fait définir les animaux par la privation. L'animal n'a pas le langage, l'intelligence, les émotions, la souffrance, etc. En poussant cela, on a pu sérieusement prétendre que l'animal n'est qu'une machine mécanique, pour Descartes, ou biologique pour les éthologues béhavioristes et classiques. Cela a toujours très bien été reçu parce que cela permet évidemment de faire une très grande différence entre l'homme et le monde animal. Cette manière de penser est encore enkystée chez nombre de scientifiques, à tel point que beaucoup préfèrent encore parler de *cognition* plutôt que d'*intelligence*, de *communication* plutôt que de *langage*, de *douleur* plutôt que de *souffrance*, etc. Et tous les débats des dernières décennies sur les intelligences, consciences, cultures, émotions... animales sont venus du fait que les réticents véhiculaient des définitions humaines de ces capacités.

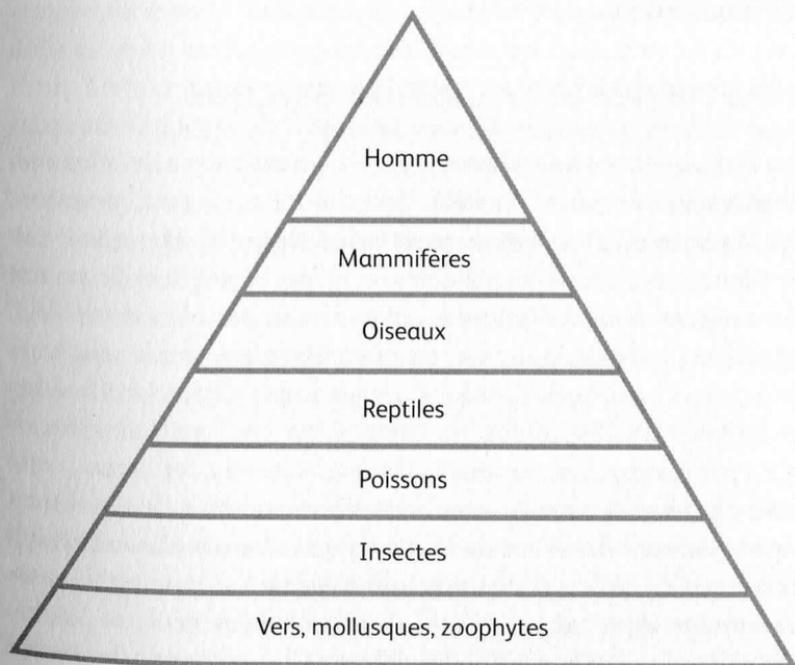
L'EXEMPLE EMBLÉMATIQUE DU TEST DU MIROIR

Ce test part d'une bonne intention puisqu'il pose la question de conscience de soi chez les animaux. On a longtemps soutenu que l'humain était seul à posséder cette conscience de soi. Dans le contexte de maîtrise affirmée de la nature, entre les années 1920 et 1980, cela a été répété à satiété par les philosophes. Il suffit de penser à Heidegger. Sans aucune preuve — car les Occidentaux n'en demandent jamais lorsqu'il s'agit de dévaloriser les animaux alors qu'ils en réclament à cor et à cri quand il s'agit de leur accorder simplement ce qu'ils sont —, il affirme que l'animal est pauvre en monde, qu'il sait mais ne sait pas qu'il sait, qu'il n'a donc pas de réflexivité, de conscience de soi.

Donc, le test du miroir a été imaginé pour étudier cela. Schématiquement, il s'agit de mettre une marque sur un individu d'une espèce donnée et de lui présenter un miroir. S'il tente d'effacer cette marque, il aurait compris que c'est son image et il prouve une conscience de soi. Très peu d'espèces ont réussi le test, ce qui a permis de confirmer que la conscience de soi est presque une particularité humaine. Le problème est qu'on a imaginé une expérience humaine pour interroger des non-humains! Le sens le plus important pour les hommes est la vue. Au moins de nos jours, car on avait certainement autrefois un odorat et une ouïe beaucoup plus développés qu'actuellement. Comme par hasard, les éthologues ont élaboré un test du miroir avec un miroir visuel, la vue étant sens premier pour l'humain doit l'être pour tous! C'est-à-dire qu'ils ont fait une expérience en partant des capacités humaines au lieu de partir des capacités des espèces étudiées. Or, pour nombre d'espèces, ce n'est pas un miroir visuel qu'il faudrait tendre, mais un miroir olfactif, car l'odorat est plus important pour elles que la vue, ou un miroir sonore, par exemple pour les oiseaux qui reconnaissent très bien les différents chants d'espèces, les différents chants individuels. Sans doute trouverait-on des réussites plus importantes au test du miroir. Mais on n'y pense pas ou pas encore assez. Cependant, une expérience a montré en 2018 que des chiens passent plus de temps à sentir l'odeur de congénères que les leurs, ce qui veut dire qu'ils repèrent la leur, qu'elle leur permet de se définir. Une légère modification de la composition de leur urine pourrait montrer s'ils sont perturbés par cela.

À la requalification des concepts, s'ajoute parallèlement un changement de représentation du monde. Nous, Occidentaux, véhiculons encore une conception vieille de 2 500 ans, construite dans des cités grecques qu'on dit créatrices de la démocratie mais qui étaient en réalité très hiérarchisées et ethnocentriques, affirmant de fortes différences entre hommes et femmes, libres et esclaves, Grecs et barbares... humains et animaux. Théorisée par des philosophes antiques, reprise par le christianisme majoritaire, infusée dans la philosophie et la science occidentales, cette conception représente

le monde animal comme une pyramide, avec les bêtes pensées rudimentaires à la base, puis des animaux jugés de plus en plus complexes, mais pas trop!, et de moins en moins nombreux d'un étage l'autre et enfin, au sommet... l'homme, proclamé le plus abouti! Ce schéma est devenu tellement *naturel* que les Occidentaux l'ont gardé avec l'évolutionnisme, n'ajoutant qu'une dimension temporelle, des plus anciens au plus récent, ce qui a fait croire que l'homme descendait du chimpanzé de l'étage en dessous. En se plaçant au sommet de la pyramide, l'humain peut penser qu'il possède les facultés les plus abouties, des facultés absolues. Donc l'intelligence, c'est lui qui l'incarne. Il semble alors logique de la définir à son niveau puis de voir ensuite si elle existe en dessous. Mais comme cette vision du monde persuade que les choses se dégradent en descendant, on est aussi persuadé ne pas trouver d'intelligence. Il n'y a plus que de l'instinct, une pulsion, des essais tâtonnants. Et cette vision du monde impose donc l'idée d'une privation croissante chez les animaux en descendant marche après marche.



J'insiste sur un point pour comprendre la pérennité de ce schéma. L'explication essentielle réside dans le fait qu'il a été repris par le christianisme et transmis par lui à la philosophie et à la science occidentales. Au prix d'une forte déformation du message biblique. Les exégètes, surtout protestants, ont récemment montré que les premiers livres de l'Ancien Testament ne sont pas très nets et n'insistent guère sur la différence entre les humains et les animaux. Ils évoquent tout autant l'idée de communauté des créatures de Dieu, qui rapproche plutôt les uns et les autres. En revanche, des différences sont instillées dans les derniers livres de l'Ancien Testament, écrits bien plus tard par d'autres auteurs. Notamment dans le *Livre de la sagesse*, qu'on sait avoir été écrit par un juif hellénisé, néoplatonicien, d'Alexandrie, qui fait pour la première fois le lien entre le serpent de la tentation et Satan alors qu'il n'est pas dit dans la Genèse que le serpent est le diable, contrairement à ce que beaucoup de Chrétiens croient encore parce qu'ils n'ont pas lu ou bien lu la Bible. On comprend immédiatement à quel point cette alliance avec Satan a pesé sur la vision de l'animal, de l'animalité, des animaux.

L'INFLUENCE DE LA CULTURE GRECQUE

Et l'influence de la culture grecque grandit dans le Nouveau Testament, surtout avec saint Paul, lui-même... grec, puis avec les Pères de l'Église, notamment saint Augustin. Pourquoi? Car la Bible, comme le Coran d'ailleurs, est un texte plein de versets contradictoires ou elliptiques, qu'on ne sait pas bien interpréter, expliquer. Lorsque la Genèse dit que l'homme reçoit le souffle de Dieu, que veut dire ce souffle? Ce n'est pas expliqué. Un Chrétien vous dira que c'est le don de l'âme. C'est une interprétation, ce n'est pas marqué noir sur blanc. Dans le Nouveau Testament, cette âme est pensée mortelle jusqu'au jugement dernier où elle ressuscitera. Ce sont des Pères de l'Église gagnés au néoplatonisme qui ont imposé l'idée qu'elle était immédiatement immortelle après la mort, en reprenant la définition platonicienne de l'âme comme entité intellectuelle, spirituelle, immortelle, parce qu'elle semble

bien s'accorder, non pas avec *le* christianisme, mais avec *leur* christianisme. Et l'on comprend toutes les conséquences que cela a eu ensuite pour nourrir, entretenir, renforcer l'idée d'une forte différence entre l'homme et l'animal. Cette conception pyramidale n'a jamais été prouvée scientifiquement. Ce n'est qu'une construction philosophique, devenue culturelle, et même idéologique et politique, car elle sert et justifie les intérêts des humains, leurs prétentions sur les animaux.

Or, ce schéma est depuis peu infirmé par la science, sous l'impulsion de la génétique, qui propose le schéma de l'arborescence. À partir du dernier ancêtre commun universel, les espèces, dont l'humaine, ont évolué de différentes manières, dans tous les sens, en groupes sur des branches communes puis individuellement sur des tiges particulières. Avec ce nouveau schéma (fondé celui-ci!), il devient naïf et absurde de penser les autres espèces avec des définitions en fait humaines des capacités alors que l'humain n'est que sur une branche parmi d'autres et non plus sommet du monde, mesure du monde. Il devient au contraire logique de monter ces définitions en généralité pour ensuite les spécifier comme dit plus haut. L'arborescence a aussi l'intérêt de délaisser la hiérarchie, sans nier le propre de l'homme, chaque espèce ayant le sien, et de faire s'intéresser, non pas à ce que les autres n'auraient pas par rapport à l'humain, mais à l'originalité et à la richesse de chacune des espèces. Avec ce schéma, on peut et on doit se mettre à penser non pas l'intelligence, mais les intelligences spécifiques d'espèces très diverses, et à les penser de manières très différentes que pour l'homme. Les actuelles découvertes, tous azimuts, sur les intelligences animales incarnent peu à peu cette représentation et cette manière de faire.

Une autre conséquence de ce schéma arborescent réside dans l'obligation de sortir de l'anthropocentrisme et de l'anthropomorphisme. Toute la science éthologique du xx^e siècle, du behaviorisme à l'école classique, s'est développée sur la condamnation de l'anthropomorphisme. C'était le péché originel à fuir en prônant

une approche inverse, considérée comme scientifique. Sans même voir que cette position inverse n'a en réalité rien de scientifique et s'avère totalement anthropocentrique. Pourquoi? Elle repose en bonne partie sur le principe de parcimonie, destiné à éliminer l'anthropomorphisme: ne pas expliquer par des causes complexes ce qui peut être expliqué par des causes simples, principe qu'on peut tout à fait admettre. Seulement, cette parcimonie n'a pas été appliquée à l'une des espèces biologiques: l'humain! Que vaut une règle dont le promoteur se dispense pour lui-même? Elle n'a plus rien de scientifique et véhicule en fait un objectif idéologique et politique: faire du réductionnisme pour sauvegarder la prééminence de l'humain, pour servir un bel anthropocentrisme.

En fait, quelques philosophes et savants ont essayé d'appliquer ce principe de parcimonie à l'humain. Par exemple, La Mettrie au XVIII^e siècle avec son livre *L'Homme machine*, ou la sociobiologie dans les années 1970. Ils ont soutenu, et on peut les croire en les lisant, qu'ils pouvaient tout expliquer de l'humain avec un homme machine, sans âme, conscience, intellect, ou tout dire de la société avec la génétique. À chaque fois, ils ont reçu des volées de bois vert de la part des psychologues, ethnologues et sociologues, sans parler des philosophes et des théologiens, qui les ont accusés avec raison d'être bien trop réducteurs, d'oublier beaucoup d'aspects et de complexités même si leur système fonctionne en apparence. Est-il raisonnable de continuer à croire que le principe de parcimonie est un bon principe scientifique après s'être aperçu qu'il s'avère appauvrissant pour une espèce animale, l'humain, que nous connaissons mieux que les autres et avec laquelle on peut vérifier son efficience? Or beaucoup d'éthologues continuent à l'employer parce qu'ils sont encore enkystés dans la conception pyramidale et qu'ils font de l'anthropocentrisme sans le penser, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose!

Donc, il faut sortir de cet anthropocentrisme, mais aussi abandonner l'anthropomorphisme de projection où l'on plaque les capacités humaines sur telle ou telle espèce. Le schéma de l'arborescence montre à quel point coller une branche sur une

autre est naïf et ne sert à rien. Cependant, l'arborescence incite à penser, et des éthologues le découvrent maintenant, qu'il peut exister un anthropomorphisme intéressant. Il s'agit de l'anthropomorphisme de questionnement, consistant à partir des capacités humaines et à se demander si telle ou telle n'existe pas sur telle ou telle branche, d'une manière ou d'une autre, à leurs façons. Par exemple, l'homme a la conscience de soi, est-ce que celle-ci n'existerait pas aussi, sous une forme ou une autre, chez telle ou telle espèce? Cela exige de désanthropiser les définitions des capacités, les questions posées aux animaux (ne pas faire comme le test du miroir) et les analyses. Ainsi, ne plus soutenir qu'une capacité suppose tel organe, tel aspect, parce que c'est ainsi chez l'homme, comme on l'a fait il y a peu pour la douleur en affirmant qu'il fallait un néocortex pour la ressentir. On sait maintenant que des organes différents peuvent prendre en charge la même capacité d'une espèce à l'autre, et que les mollusques, les poissons, les reptiles sans néocortex ressentent la douleur!

Enfin, un autre anthropomorphisme intéressant est suggéré par l'arborescence: celui de proximité, de communauté, que des éthologues découvrent aussi maintenant. À partir du moment où deux espèces sont proches, sur la même branche maîtresse ou sur deux petites branches voisines, par exemple pour les chimpanzés si près de nous, il devient plus simple, moins coûteux de manier cet anthropomorphisme de proximité plutôt que d'inventer une explication dite parcimonieuse, en réalité souvent compliquée, apparaissant vite abracadabrantesque ensuite.

Ainsi, sous les découvertes actuelles concernant les intelligences animales se cachent beaucoup de choses fort passionnantes!